

## Hermann Cohen



DANS l'atmosphère spiritualisée d'une chapelle, un soir de clôture de retraite, une voix grave qui chante :

Ils ne sont plus, ces jours de larmes ;  
J'ai retrouvé la paix du cœur,  
Depuis que j'ai goûté les charmes  
Des tabernacles du Seigneur !

C'est un beau souvenir d'adolescence qui survit à mille autres datant de la même époque et fait ressurgir tout entier, par la douce magie de sa mélodie, l'émoi du jour lointain.

On me dit :

— C'est un cantique du P. Hermann.

J'en entendis d'autres, tous empreints de ferveur céleste, d'amour exalté.

Et je me demandai qui était ce P. Hermann, dont l'âme ardente s'était ainsi exprimée.

Hermann Cohen, de la grande tribu juive des Cohen, naquit à Hambourg en 1820. Ce fut l'enfant prodige, né pour triompher, être adulé, capter toutes les affections. A quatre ans, il jouait tous les airs des opéras en vogue et se livrait à des improvisations sur le piano. Même précocité pour le français, le latin, les sciences. A 11 ans, il donne des concerts où il est applaudi.

— Hermann a du génie, répète son professeur.

— Hermann a du génie, répète la mère, enivrée plus que personne et qui, d'ailleurs, a une prédilection marquée pour ce fils qui sera Mozart ou Beethoven.

En attendant, il est le "tyran de la famille". Lui-même nous conte :

"Si j'étudiais le piano, il fallait marcher sur la pointe des pieds, car Hermann étudiait. Quand je composais de la musique, la contrainte devait encore être plus grande : Hermann composait... S'agissait-il de m'habiller pour aller dans le monde, ma tyrannie était alors à son comble. Ma mère, ma sœur étaient occupées autour de moi, et mon jeune frère, souvent par une pluie battante, devait traverser la rue pour aller me chercher une voiture. Une seule de mes sorties coûtait plus que la nourriture de toute la famille pour une journée. Ma mère avait, depuis son enfance, vécu dans la richesse, et quoique, à cette époque, elle eût encore des revenus suffisants, elle était obligée de s'imposer des sacrifices pour nous élever ; elle le faisait avec joie, mais je ne semblais ni le comprendre ni vouloir le comprendre. Les flatteries dont le beau monde m'entourait me persuadaient que j'étais un être exceptionnel, que mon talent, mon génie, ma position demandaient une existence brillante."

On voit que la théorie qui veut faire de l'artiste un être d'exception, à qui tout est permis et qui peut absorber, sans gratitude aucune, les efforts, le dévouement, la vie des autres, n'a pas le mérite de la nouveauté.

Elle convenait parfaitement à Hermann, né orgueilleux, dur à autrui.

Hambourg, Altona, Berlin, les cours de Meklembourg et de Schwerin étaient des théâtres trop petits pour lui. Il n'y avait que Paris. Et par un soir de juillet 1833, un jeune cœur de plus battit à la vue de Paris, aperçu de loin, dans une brume de gloire, et qu'il venait conquérir.

Mme Cohen suivait avec ses autres enfants, dont les destins étaient toujours soumis à celui d'Hermann. M. Cohen, resté à Hambourg, tâchait de rétablir une fortune compromise.

Quel maître serait digne de diriger le jeune musicien ? Le mélancolique Chopin, le classique Zimmermann ou le fougueux Liszt ? Ce fut Liszt. D'abord il refusa. Mais quand il eut entendu le jeune virtuose, il s'enthousiasma et lui donna, avec ses précieux enseignements, une affection paternelle. Hermann y répondit par un sentiment ardent, sans mesure, qui était bien de sa nature ; et une des grandes amertumes de sa vie proviendra des nuages que la calomnie parviendra à épaissir entre son maître et lui.

Liszt introduisit son jeune ami Puzzi (de Puzzig, mignon), comme il l'appelait d'un surnom qui fit fortune dans le monde d'artistes qui était le sien. Il lui ouvrit aussi les portes du faubourg Saint-Germain, qui prodigua à Hermann caresses et flatteries, que son talent précoce et son physique intéressant et mélancolique semblaient expliquer jusqu'à un certain point. Des artistes demandèrent à faire son portrait, son buste.

— Est-ce vous Puzzi, dont parle George Sand ? demandaient les belles dames qui le rencontraient en voyage.

Car, dans ce cercle d'artistes, où il avait ses entrées, il avait rencontré la célèbre romancière. Elle s'éprit de sa gentillesse et l'admit même dans le cabinet de travail, où il lui roulait des cigarettes, ou bien improvisait sur le piano, tandis qu'elle écrivait, *Jacques* ou *Lélia*.

Cette vie d'artiste qui jette toute loi par-dessus bord paraissait la meilleure à Hermann, la seule. Il ne s'étonnait pas des désordres qui déroulèrent devant lui une partie de leurs péripéties romanesques. Il trouvait "poétique" et "sublime" de tout abandonner pour suivre sa "folle passion", et le jour vint, fatalement assez vite, où il voulut goûter ce "sublime" et cette "poésie".

Un peu plus tard, ce fut la vie de Bohême, célébrée par Murger. Il y roula même assez bas, et ce fut le dégoût qui le ramena, un jour,